

graves blessures, et ces blessures trahissent des êtres mortels : nous les admirons, nous ne les adorons plus.

M. Demons, dont le cours nous suggère ces réflexions un peu longues, serait au besoin une preuve vivante de leur justesse et de leur vérité. Tout professeur de littérature ancienne qu'il est, il ne jure pas sur la parole des anciens, il ne les estime pas de parti pris, il ne professe par pour eux une de ces traditionnelles admirations qui n'ont yeux, ni oreilles, et chez qui le *comment* et le *pourquoi* sont tout-à-fait hors d'usage. Il admire les anciens, mais son admiration est le produit de l'examen. Il les admire, mais non pas aveuglément et sans restriction ; il lui arrive, au contraire, fréquemment de reconnaître que les modernes leur sont supérieurs à certains égards. Ces jugements font honneur à M. Demons et prouvent qu'il est de son temps, et être de son temps pour un professeur de grec ce n'est pas peu de chose. Il faut un grand dégagement d'esprit et une abnégation personnelle peu commune pour se résoudre à croire et à dire que ce qui nous a coûté le plus ne vaut pas le plus sous tous les rapports, que des auteurs que tout le monde comprend sont aussi recommandables que ceux dont nous avons à peu près seuls la clé. C'est une chose si naturelle, que le prêtre cherche à se rehausser à ses propres yeux et aux yeux des autres en rehaussant son Dieu ! C'est en même temps une chose si facile grâce à la disposition où nous sommes d'admirer ce que nous ne comprenons pas et de nous ébahir devant ce qui nous dépasse de quelque façon que ce soit ! *Omne ignotum pro magnifico est*. Le peuple aurait moins vénéré les oracles si ceux-ci s'étaient mieux fait entendre ; il prierait avec moins de respect si ses prières étaient écrites dans la langue vulgaire, et s'il savait ce qu'il dit quand il les fait.

M. Demons s'est exclusivement occupé dans ces derniers